



CLASSIQUES
GARNIER

COLEMAN (Dorothy), « Préface », *Montaigne, quelques anciens et l'écriture des Essais*, p. 7-8

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5318-2.p.0005](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5318-2.p.0005)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1995. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Grâce à Claude Blum et aux éditions Champion j'ai pu rassembler et réunir dans ce petit livre mes pensées sur Montaigne. J'ai lu les *Essais* pour la première fois en 1955 : c'était pendant les vacances d'été et j'étais isolée dans mon village au sud du pays de Galles. Je fus profondément impressionnée par un homme qui sut dire 'Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu ; ni je ne plains le passé, ni je ne crains l'avenir (III.ii) ; le monde regarde toujours vis à vis ; moi je replie ma vue au dedans, je la plante, je l'amuse la. Chacun regarde devant soi, moi je regarde dedans moi. Je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contre-rolle, je me goûte' (III.ix), ou encore 'L'occasion, la compagnie, le branle même de ma voix, tirent plus de mon esprit que je n'y trouve lors que je le sonde et emploie à part moi'. (I.10)

Ces étoiles de l'esprit, cet examen pénétrant de la réalité, fruit des longues réflexions d'une vie, semblaient donner des ailes à la pensée de Montaigne. Au mois d'octobre, de retour à mon collègue Girton de l'Université de Cambridge, je commençai mes études sur la Renaissance sous la direction d'Odette de Mourgues (1914-1988). Ce professeur n'était pas comme les autres. Elle s'attacha de toutes ses forces au système d'instruction individuelle ou par groupe de deux qui est caractéristique d'Oxford et de Cambridge. Infiniment courtoise et patiente, avec une grande humilité devant les œuvres littéraires, elle provoquait le choc, éveillait des doutes, stimulait l'imagination, modifiait peut-être le caractère trop peu rigoureux de l'esprit britannique et fut toujours opposée à toute attitude simpliste. Elle nous apprenait que la lucidité est la

première et la plus importante valeur dans notre discipline. C'est sur Montaigne, son auteur favori, qu'elle donna sa dernière communication au mois d'avril 1988 au colloque Montaigne à Cambridge. Son influence sur moi a été profonde.

En 1957, nommée assistante en français à l'Université de Glasgow, je rencontrai Alan Boase (1902-1982). Très enfant terrible aux yeux de tous les universitaires, homme brillant, sensible à la poésie, à la peinture, à la politique et aux écrivains contemporains, il dominait la scène académique. Sa contribution originale, en France, avait été sa découverte de Sponde, dont il édita, commenta et expliqua les poèmes et les méditations. On savait, bien sûr, que sa première publication était un livre sur Montaigne, *The fortunes of Montaigne : a history of the Essays in France, 1580-1669*, en 1935. Des années passèrent (dès 1960 j'étais à Cambridge) et notre amitié demeura une affection réciproque. Pendant un séjour cantabrigien il évoqua l'année 1935 où Villey fit publier son *Montaigne devant la postérité*. Il rapporta les mots écrits par Plattard à la fin du compte rendu qu'il avait fait du livre "Je dois signaler encore que M. Boase, lecteur à l'Université de Sheffield, a poursuivi de son côté une enquête sur Montaigne devant la postérité dans une thèse... Pierre Villey, qui l'avait lue en manuscrit la qualifiait "d'excellente". Alan, d'un haussement d'épaules désabusé, dit que c'était une affaire entre un jeune homme et un grand savant. Il possédait la célèbre édition en facsimile de *L'Exemplaire de Bordeaux* et me l'offrit.